

Panaït Istrati
ou la conscience écorchée d'un vaincu

Jean-François Bacot

Number 35, Winter 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15212ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bacot, J.-F. (1988). Panaït Istrati : ou la conscience écorchée d'un vaincu. *Moebius*, (35), 95–114.

JEAN FRANÇOIS BACOT

Panaït Istrati
ou la conscience écorchée d'un vaincu

à Elyane Borowski

Les éditions Gallimard ont eu l'heureuse initiative de rééditer dans la collection «Folio-essai» le témoignage de P. Istrati sur l'U.R.S.S. Paru aux éditions RIEDER en 1929, «Vers l'autre flamme, après seize mois dans l'U.R.S.S., confession pour vaincus» et la polémique que ce livre entraîna alors, étaient oubliés.

En 1977, Marcel Mermoz exhuma ce texte qui fut imprimé dans «les cahiers P. Istrati» (1) puis, en 1980, édité par C. Bourgois (U.G.E. 10 / 18).

Aujourd'hui ces pages sont assorties d'un ensemble de documents qui nous permettent de mesurer le climat de l'époque et de préciser les positions de l'auteur.

L'occasion nous est ainsi donnée d'évoquer un homme, son cri qui persiste à interroger le tragique de notre modernité.

I. L'ENCRE DE L'ERRANCE

Nice — le 3 janvier 1921 — en début d'après-midi, un Roumain de 37 ans, au beau milieu du jardin Albert 1er, se tranche la gorge d'un coup de rasoir.

Il y a fréquemment dans le désespoir du suicide une dimension spectaculaire — l'espoir fatal d'un ultime appel — une volonté de mettre sa difficulté d'être sur la scène d'un Autre.

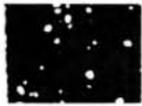
En l'occurrence le désespéré se nommait Panaït Istrati, cet Autre qui fera d'un acte manqué un appel réussi: Romain Rolland (1866-1944).

Singulières sont les circonstances qui firent se croiser le destin de ce travailleur immigré avec celui du prix nobel de littérature, peuvent-elles se comparer à celles qui réunirent J.-P. Sartre et J. Genet?

* *Fertiles vagabondages*

P. Istrati était né le 10 août 1884 à BRAILA, en Valachie danubienne, dans les méandres de ce fleuve qui croisent les influences turque, grecque et ukrainienne... sa vie durant, il restera porté par le flot de ces eaux mêlées.





Selon l'expression roumaine, sa mère qui était blanchisseuse eut un «enfant des fleurs» (pour illégitime). Selon ses biographes, son père était un contrebandier grec. Dès l'âge de douze ans, l'enfant doit gagner sa vie. Commence alors de longs vagabondages sur les routes du Levant: la Grèce, la Turquie, la Syrie, le Liban, l'Égypte... Il est dénué de tout, écrira R. Rolland, «mais il emmagasine un monde de souvenirs et souvent trompe sa faim en lisant voracement, surtout les maîtres russes et les écrivains d'Occident».(2)

Tous les emplois proposés sont alors acceptés, il se spécialisera toutefois dans la peinture en bâtiment.

Très jeune il est confronté aux questions sociales. J'ai été formé, dira-t-il, à «l'école du révolté-né».(3)

Enfant illégitime de sang grec, d'un milieu plus que modeste «il connaîtra, remarque Monique Jutrin-Klener, la haine du roumain pour l'intrus».(4) Dans «*Mes départs*», il affirmera être «venu au monde cosmopolite».(5)

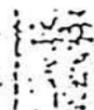
Son engagement dans les rangs de ceux qui luttent n'est pas la conclusion d'une démarche intellectuelle, sa «conscience de classe» relève de la spontanéité du sentiment, de la croyance éperdue en une fraternité humaine (l'amitié sera l'une de ses raisons d'être). «A ma classe ne me lie que la souffrance qui vient de son ventre. C'est tout. Pour le reste, j'appartiens à la vie».(6) P. Istrati vivra toujours la révolte (passion) sans jamais vraiment adhérer à la révolution (raison). Son style politique sera toujours épidermique. J'en reviendrai toujours, écrit-il, «à l'homme qui fait le pain et n'en mange pas».(7)

Cet autodidacte, après le labeur, dévore les pages de Tolstoï, celles de Dostoïevski ou Gorki... mais aussi Balzac, Zola ou Maupassant. Il est fasciné par l'histoire de la culture française.

En décembre 1913, Istrati découvre la «ville-lumière». Malgré l'accueil cordial de Georges Ionesco, un bottier compatriote, sa solitude est à la mesure de sa déception. Le mythe résiste-t-il parfois au vécu? En avril 1914, il rentre en Roumanie.

A-t-il alors perçu l'atmosphère de cette avant-guerre? Cette coulée de nationalisme brûlant? Le pacifisme obstiné de quelques-uns dont R. Rolland?

Ce dernier publie en septembre 1914 «*Au-dessus de la mêlée*». En Suisse, au début des hostilités, il consignera dans son Journal, le 3 août: «Je suis accablé. Je voudrais être mort. Il est horrible de vivre au milieu de cette humanité démente.»; trois jours plus tard: «Ils la veulent tous cette guerre... la haine n'entrera pas dans mon cœur... je me trouve seul exclu de la communion sanglante.»(8) L'assassinat de J. Jaurès par Raoul Villain le 31 juillet ne fut pas l'étincelle d'une grève générale que le leader socialiste appelait de ses vœux. Le lendemain même, l'Allemagne déclarait la guerre à la Russie





alors que la France déclarait la mobilisation générale. (9) Le «clerc-Rolland» est alors dénoncé comme «traître», y compris par la presse radicale!

L'antimilitarisme et l'antipatriotisme d'un Gustave Hervé (vite reconverti aux vertus bellicistes) auraient-ils influencé Istrati? On peut le penser en découvrant son indignation devant le fait que l'on puisse encore parfois «nous casser la figure pour n'avoir pas salué un chiffon suspendu à une perche». (10)

Avant l'explosion meurtrière, Istrate rejoint ses Balkans. Il y reprend son travail de peintre et élève des cochons. «Le porc est un animal, à bien des égards, mieux élevé que l'homme» (11) constate-t-il amèrement!

Dans son oeuvre, la référence à la vie animale sera fréquente. «Elle si belle, ma vie, que malgré ses souffrances je ne puis la comparer qu'à celle des bêtes qui vivent loin des hommes». (12) «Le chien de garde ne peut pas comprendre la vie du loup». (13) A l'instar des chats, il se flattait aussi d'avoir plusieurs âmes à vivre. Il y a dans cette opposition entre nature et culture, dans cette foi en l'homme, dans la confession comme force d'expression, une référence certaine à J.J Rousseau. (14)

*
*
*

1916 — R. Rolland reçoit le prix Nobel — Istrati tue ses cochons, quittant la Roumanie avant que le pays n'entre en guerre.

Il rejoint la Suisse, suivant en cela R. Rolland, qui a choisi ce pays comme terre d'accueil. A Leysin, P. Istrati, dictionnaire en main, s'immerge dans la langue des lumières.

Au début du siècle la Suisse était «le refuge de tous les proscrits de l'Europe: révolutionnaires, marxistes, anarchistes, pacifistes. S'y ajoute durant la grande guerre une foule cosmopolite, composée d'objecteurs de conscience, de déserteurs, de vagabonds. Lénine y avait préparé la révolution d'octobre. Tzara et ses amis dadaïstes y proclamaient la révolution artistique. Quant à Panaït, ce n'est qu'un obscur ouvrier, qui, durant deux années d'existence terne et difficile, s'efforce de survivre, exerçant dix métiers successifs». (15)

* *Renaitre par l'écriture:*

En janvier 1919, P. Istrati est hospitalisé au sanatorium de Sylvana-sur-Lausanne pour trois mois. Au détour d'une discussion, Josue Jehouda (qui dirige la «revue Juive de Genève») lui recommande la lecture de *Jean Christophe*. Cet événement sera la révélation qui bouleversera le cours de sa vie. R. Rolland deviendra «le sorcier» de cette vie aux dimensions magiques du conte. (16)



Il y a chez ce «vagabond passionné», chez cet ouvrier saisi par la littérature du *Martin Eden* (J. London) et dans ses pérégrinations la mélancolie d'un C. Chaplin, auquel il dédie d'ailleurs un chapitre de *Mes départs*.(17)

Le 20 août 1919, la presse annonce la présence de R. Rolland à Interlaken. Istrati lui adresse une lettre de seize pages de la part d'«un homme qui se meurt» et «vous prie d'écouter sa confession». Le destinataire n'étant resté que quelques heures dans la ville, cet appel fut retourné à son expéditeur.

En mars 1920, Istrati regagne Paris, puis à l'automne Nice. Il y devint photographe ambulancier sur la promenade des Anglais. Il ne vagabondait plus, écrit J. Kessel, «il traînait, flottait à la dérive... plus capable d'amitié pour personne ni lui-même». (18)

Parmi les papiers que l'on trouva au logement du désespéré, qui tenta de mettre fin à ses jours le 3 janvier 1921, figurait trois lettres, l'une adressée au journal *L'Humanité*, les deux autres à R. Rolland. Seule la lettre d'Interlaken semble être parvenue à son destinataire par l'entremise de Fernand Després. (19)

Dans cette quête tragique, il y a certes l'éblouissement de la littérature mais, certainement aussi, la recherche du père.

Le 15 mars 1921, R. Rolland, bouleversé, écrira pour la première fois à Istrati. Débute alors une relation dans laquelle le maître encourage, reconforte, conseille, corrige... cet homme blessé dont il sent, malgré une maîtrise imparfaite du français, sourdre le génie.

P. Istrati: — «Croyez-vous que je me fais des illusions sur ma façon de m'exprimer dans une langue que j'ignore totalement? C'est parce que vous connaissez le langage inexprimable de l'amour que vous m'avez reconnu». (20)

R. Rolland: — «En tout cas, vous pouvez avoir confiance votre vocation d'artiste est évidente. Et en quelque langue que ce soit, vous seriez, vous êtes un écrivain». (21)

C'est ainsi que, R. Rolland révélant le talent, fait naître Istrati à lui-même. «Je suis *son oeuvre*, écrira-t-il, pour que je puisse vivre ma seconde vie, j'avais besoin de son estime, et pour obtenir cette estime chaude, amicale, il me demandait d'écrire». (22) Mais attention, souligne justement M. Jutrin-Klener, nul ne devient écrivain à l'âge de quarante ans «s'il ne porte en lui depuis de longues années, la velleïté d'écrire». (23)

Kyra Kyralina, le premier ouvrage, paraît en mai 1924, préfacé par R. Rolland. Ce texte qui conjugue aventure, roman social, orientalisme et mélancolie, séduit aussitôt le public. A quarante ans P. Istrati entame sa seconde vie, celle du «conteur-né», du «conteur d'Orient», «d'un nouveau Gorki des pays balkaniques» (R. Rolland).

Mirage oriental, odeurs de musc, fumées des narguilés, harems peuplés d'odalisques et d'eunuques, enlèvements... ce voyage, en forme de contes des mille et une nuits, de deux





enfants autour du levant... conserve son pouvoir de fascination. *Kyra Kyralina* est imprégné de ce «dor» roumain (si proche des «saudades» portugaises), cet «état d'âme, imprécis et complexe, fait de regret, de désir brûlant et de nostalgie».(24) Il y a aussi (surtout?) cette sexualité vitale qui fonde le rapport de l'un à l'autre.

Cette mère d'exception conseillant à sa fille: «Kyra, si — comme je le pense — tu ne te sens pas portée pour vivre dans la vertu... ne soit pas vertueuse, contrainte et sèche, ne te moque pas du seigneur, et sois plutôt ce qu'il t'a faite: sois jouisseuse, sois débauchée même, mais une débauchée qui ne manque pas de coeur!»; son fils Dragomir: «si tu ne peux être un homme vertueux, sois comme ta soeur et ta mère, sois un voleur même, mais un voleur qui ait du coeur, car l'homme sans coeur, mes enfants, c'est un mort qui empêche les vivants de vivre, c'est votre père».(25)

Les aventures d'Adrien Zograffi vont constituer le fil conducteur de cette oeuvre. Son souffle, son âme sont ceux des légendaires Haïdoucs qui hantent la conscience collective roumaine, symboles d'une «révolte organique» (J. Kessel) au nom d'une dignité impérieuse de l'Homme.

La réussite, littéraire et sociale, ne pouvait ruiner les idéaux d'Istrati: son sens de la justice, son goût pour l'aventure ne seront en rien émoussés. Il n'apprécie guère les salons littéraires parisiens. C'est sans doute la nécessité d'espérance et peut-être aussi d'espace qui le conduiront sur les traces de la révolution d'octobre.

II. CANDIDE EN RUSSIE

Durant seize mois, P. Istrati sillonna l'U.R.S.S.; de cette expérience rare naîtra douloureusement *L'autre flamme*. «La raison de ce livre est uniquement de mettre le fer rouge sur les abcès qui couvrent entièrement le corps de la révolution».(26)

Si ce texte suit le cours du voyage, il ne s'agit pas pour autant d'un journal, dans la mesure où l'ensemble des choses vues, des propos entendus ou des situations vécues seront reconsidérés après qu'ont été brûlées les illusions du voyageur.

* *La mesure d'une utopie*

A l'automne 1927, Istrati fut invité par les autorités soviétiques(27) à assister aux cérémonies qui devaient marquer le dixième anniversaire de la révolution d'octobre.

Il partit enthousiaste, dans la nuit du 15 octobre, accompagné de son ami Christian Rakowski qui était l'ambassadeur soviétique à Paris. Les intentions d'Istrati dépassaient l'horizon du simple tourisme puisqu'il affirmait vouloir s'installer dans ce nouveau monde social. Pourtant durant le voyage le mutisme de son compagnon l'inquiète:

«Je lui ai posé cette question à laquelle une franche réponse

eut suffi à me révéler l'attitude véritable de l'opposition et le sort qu'elle devait subir bientôt; je lui demandai:

— Est-ce bien la France qui te chasse, ou sont-ce les tiens qui te démolissent?

Pour toute réponse, il tira sa montre et dit:

— Nous serons à Francfort vers onze heures du soir. N'as-tu faim?

Autrement dit: «garde ta langue pour manger de la choucroute à Francfort».(28) L'interprétation des silences est souvent plus utile que l'écoute attentive d'un long discours!

Les connaissances d'Istrati en matière de marxisme étaient très superficielles. «Ses sentiments, note Boris Souvarine, lui tenaient lieu de doctrine, son instinct le rangeait du côté des pauvres, des exploités, des victimes».(29) Il n'avait rien du révolutionnaire professionnel; il s'agissait plutôt d'un «communiste amateur» qui revendiquait la voix des faits en se méfiant des arguties théoriques. «Tous ceux qui viennent à la révolte par la théorie, s'en vont par la théorie, à l'exemple de ceux qui y viennent par le ventre ou par l'ambition, et qui s'en vont par le même chemin».(30)

Istrati ne semble guère plus informé sur la situation économique-politique du pays. Les années 27—28 constitueront pourtant une rupture dans l'Histoire soviétique: trois années après la mort de Lénine, la N.E.P. (31) touche à sa fin. Staline, machiavélique, soutient la tendance dite de «droite» (N. Boukharine) pour se débarrasser de celle de «gauche» (E. Préobrajensky). Trotski est exclu du comité central en novembre 1927, puis exilé à Alma-Ata; Joffé se suicide; quant à Radowski, il est exilé à Estrakhan. Quelques mois plus tard, «le petit père des peuples» défendra les positions de cette «gauche» pour, cette fois-ci, écarter les dirigeants de «droite». S'engagent alors collectivisation des campagnes et déportations massives.

Ce cadre socio-politique n'est donc pas connu d'Istrati lorsqu'il arrive à Moscou (mais de qui l'était-il à cette époque?).

En octobre, il rencontre de nombreux intellectuels, en particulier Victor Serge (1890-1947). Il assiste à la grande parade de la place Rouge et en novembre il fait la connaissance de Nikos Kazantzaki (1885-1957) qui deviendra son compagnon de voyage. Ils firent partie, explique Boris Souvarine «d'une petite troupe officielle, duement encadrée de cornacs expérimentés et d'espions à toute épreuve, qui les mena à travers l'Ukraine et le Caucase. Partout les visiteurs, précédés d'informations laudatives, furent accueillis avec pompe et avec joie: meetings et discours en leur honneur, exaltations mutuelles des réalisations soviétiques, échanges et sentiments d'amitié et de solidarité inaltérables. Istrati ne tarissait pas d'éloges et de dithyrambes à l'adresse de ses hôtes dont la large nature est proverbiale». (32) Comme l'écrivit Istrati lui-même, les deux compagnons revinrent du voyage au Caucase «chauffés



à blanc», leur espoir semblait avoir été trempé par la réalité. Nikos Kazantzaki proposait à son ami: «Jurons de ne jamais lever notre main contre le Bolchévisme même s'il nous jette un jour en prison». Serment (ou intuition?) fort de sens puisqu'il éclaire les rouages psychologico-répressifs de *L'aveu* comme figure de gouvernement.

A la fin de l'année 27, dans leur grande naïveté, les deux écrivains s'adressent à Staline pour l'informer de leur décision de conduire une action prosélyte en Grèce. «Nous allons maintenant... crier notre enthousiasme pour ce que nous avons vu dans l'U.R.S.S. Puis nous y retournerons pour y vivre, apprendre et lutter».(33)

Toute la presse athénienne salua P. Istrati à son arrivée, puis les choses se dégradèrent. Une conférence dégénéra en bagarre de rue. Il avait visité SOTIRIA, cet hôpital dans lequel les tuberculeux croupissaient — véritable mouvoir. Il avait visité SYNGROS, la prison dans laquelle les politiques payaient le lourd prix de leur conviction. Très vite on accusa Istrati d'être un agent soviétique. Le 15 janvier 1928, une instruction judiciaire fut ouverte contre Istrati et Kazantzaki; le 23 janvier, les autorités grecques leur signifièrent de quitter le pays. Toutefois Istrati, avant de regagner l'U.R.S.S., résidera encore un mois à Kifissia, chez l'écrivain grec Nazos. Il met alors la dernière main aux «chardons du Baragan».(34)

Bien qu'il semble encore être un incondicional de la Russie soviétique, on ne peut s'empêcher de mettre en perspective certaines de ces pages avec ce que l'auteur vient de vivre à Moscou. Ainsi écrit-il: «Nos Boyards soignent la nation pour fêter quarante ans d'abondance et de règne glorieux de Charles 1er de Hohenzollern (1866-1906). Les mots d'abondance, prospérité, gloire couvrent tous les murs. On a badigeonné toutes les façades, on a pavoisé. Le soir, c'est une féerie... On y expose de tout et surtout des maisons paysannes, un village roumain que nous ne connaissons pas [...] du bétail incroyablement beau [...] Des millions jetés par les fenêtres! pendant ce temps le pays agonise...»(35)

Istrati ne songe-t-il pas, en écrivant ces lignes, aux festivités de ce dixième anniversaire de la révolution d'octobre? durant lesquelles il vit un buste en chocolat de Lénine exhibé entre deux mottes de beurre!(36) alors que le pays était en butte à la famine.(37)

L'épisode grec aura toutefois raffermi l'idéal d'Istrati. Avec sa compagne Bilili, il regagne l'U.R.S.S.: en mars 1928, Odessa; en avril, Yalta puis début mai, ils rejoignent Moscou.

* «La dégringolade de la foi»

Bien qu'Istrati affirme n'avoir eu «des doutes sérieux sur la moralité du régime»(38) que vers la mi-juillet, on peut penser que dès son arrivée à Moscou, un événement lui déssilla les yeux. S'amorce alors ce qui sera pour lui «un drame intime»,





«une dégringolade de la foi»,⁽³⁹⁾ certains parleront même d'une apostasie!

En effet, il n'est pas arrivé à Moscou qu'on lui apprend l'arrestation de Victor Serge. «Je sais Victor opposant — tant mieux — les opposants aussi ont droit de vivre. Il serait même malheureux qu'il n'y en eût point, surtout ici où tant de choses se font mal et sont dignes de critiques [...] je suis comme un fauve en cage [...] On dit que personne ne peut savoir s'il est coupable ou innocent, car on ne donne pas les raisons d'une arrestation».⁽⁴⁰⁾ P. Istrati, dans sa naïveté, se rend au siège du Guépéou pour plaider la cause de son ami, et, à la surprise générale, il obtient sa libération. Sa foi est alors rassérénée. Cet épisode témoigne de la confiance qu'a encore Istrati en les institutions soviétiques.

A la fin mai, il a la «chance» de rencontrer Maxime Gorki, celui auquel R. Rolland le compara. L'entrevue d'un quart d'heure est réfrigérante, le Maître reste figé dans une distante raideur.

Rejoint par Kazantzaki et munis de laisser-passer leur permettant de voyager sur tout le territoire, ils projettent un périple de deux années devant les mener jusqu'au Japon en passant par la Sibérie puis la Mandchourie.

Entamé en août 1928, le voyage sera interrompu au bout de six mois. Ils descendront la Volga jusqu'à Astrakhan puis ils visiteront la Georgie, l'Arménie et les rives de la Mer Noire.

A Astrakhan (ville puante — myriade de moustiques — peste — malaria — choléra) Istrati retrouve l'ombre de C. Rakowski. Dans un hôtel minable, infesté de punaises, l'ex-ambassadeur malade occupe son temps par une étude sur Saint-Simon. Nous sommes le 18 septembre 1928. Il n'obtiendra, semble-t-il, aucune confiance de cet exilé, «gros, enflé, mou, atteint par la malaria et je ne sais quelle autre maladie, qu'il ne peut soigner à Astrakhan». Radowski parlera toutefois «du lotus qui s'acharne à vivre ici comme s'il était en Egypte» et décrit sa mélancolique existence de «fleur traquée par le froid».⁽⁴¹⁾

L'état de santé d'Istrati n'est guère plus brillant, amaigri et affaibli par la malaria, il est tenaillé par une sciatique. Il y a chez ce tuberculeux une rage de vie qui est peu compatible avec les soins que nécessiterait cette maladie. «...c'est par la pensée que l'on meurt. Quand la destruction approche, le cerveau fort s'oppose, lutte, engage une bataille avec la mort et, dans certaines circonstances, il écarte la fin pour un moment, il la retarde» explique *Oncle Anghel*.⁽⁴²⁾

Ses relations avec N. Kazantzaki se détériorent. Entre ces deux personnalités, qui avaient déjà trouvé un titre (*Vers l'étoile Rouge*) au reportage apologétique qu'ils projetaient d'écrire sur l'URSS, les divergences s'accroissent. «Panaït ne s'est-il pas senti écrasé par la personnalité de celui qu'il nomma l'ogre? interroge M. Jutrin-Klener».⁽⁴³⁾ Ils ne tarderont pas à s'affronter et à se blesser.⁽⁴⁴⁾



Au début de décembre 1929, Istrati annonce à son ami G. Ionesco son désir de retrouver Paris: «Dèche là-bas, déchec ici, impossibilité de travailler, bouche en ruine, équipement en ruine. Et même du côté de l'âme, j'en ai assez de la Russie.»

Peut-on apprécier le déchirement de cet homme (son naufrage?) pris entre son instinct critique et sa croyance en une raison désaliénante du communisme?

Pour beaucoup la solution sera longtemps cette tranquille insistance (cet aveuglement!) à ne considérer la règle que comme une suite d'incidents (d'erreurs) et la logique d'un système que comme une simple déviation du modèle. La priorité, que toujours Istrati donna à l'homme, lui interdit d'avaloir son cri et fait éclater les artifices. Mais nous n'en sommes pas encore à ce point de la révolte et dans sa candeur Istrati ose encore croire à une volonté de réforme de la part... du Guépéou! Il écrit donc deux lettres à Guerson qui dirige ce terrible organe de répression,... pour lui exprimer ses critiques et vider l'abcès! «On n'imagine, souligne B. Souvarine, l'hilarité méprisante réservée à ces épîtres.»(45)

Dans la première de ces lettres, il revendique une liberté sans laquelle il n'y a pas d'intelligence: «Quand un écrivain renonce à tout sens critique et devient la cloche fêlée d'une idée... il ne sert plus la cause qu'il croit défendre, il la compromet.»(46) Il condamne la glaciation politique, les privilèges de certains, la répression pour d'autres.

Dans la seconde lettre, il souligne la nécessité de démocratiser le parti, seul moyen de sortir de «l'impasse actuelle».(47) Lisant ces lettres qui resteront soviétiquement sans réponse, R. Rolland les considère magnifiques mais conjure Istrati de ne pas les oublier.

«Ces pages sont sacrées, écrit R. Rolland, elles doivent être conservées dans les archives de la révolution éternelle, dans son livre d'or. Nous vous aimons encore plus et vous vénérons de les avoir écrites. Mais ne les publiez pas!»(48) Sous le prétexte qu'il «ne faut pas désespérer Billancourt», l'on devrait donc construire une idéologie à l'usage des masses. C'est à dire tromper le peuple au nom du peuple (et de ses intérêts!). L'humanisme de R. Rolland connut une trajectoire désespérante car «il fallut [...] le despotisme de plus en plus sanguinaire du secrétaire suprême pour que R. Rolland se rapproche de Moscou et que cet adversaire du bolchévisme se solidarise avec le stalinisme, se mette à son service», analyse B. Souvarine.(49)

Avant de regagner la France, une ultime aventure allait ruiner les derniers espoirs d'Istrati.

* *L'affaire Roussakov*

Le 1er février 1929, V. Serge communique à P. Istrati un article de la *Pravda* de Léningrad accusant son beau-père,



A.I. Roussakov d'être un koulak, un nepman... Ce tissu de dif-
famations se terminait par une comparaison entre Roussakov
et un assassin récemment fusillé. Le fait que cette famille
occupe à Saint-Petersbourg un grand appartement est l'alibi
de cette diatribe (en fait neuf personnes dorment dans quatre
chambres!). La famille est connue pour sa dissidence, d'autre
part une virago intrigue pour déloger les Roussakov du loge-
ment. Il en fallait beaucoup plus pour intimider ces personna-
lités forgées par l'opposition.

Istrati connaît, considère et admire cette famille qui lui
semble un modèle.

«Travailleur manuel depuis plus de quarante ans, révolu-
tionnaire indépendant depuis toujours, A.I. Roussakov n'est
autre que le brave Juif Josselevitch, ouvrier teinturier, de Ros-
tov. Pendant la révolution de 1905, il prend part à la défense
du quartier juif de cette ville, contre les attaques des
cent-noirs, voit sa demeure saccagée et se sauve dans le mon-
de. Il roule sa bosse pendant quinze ans, traînant avec lui,
comme tant de juifs que j'ai connus, une femme vaillante et
sept enfants, la plupart en bas âge. Et il reste révolutionnaire,
il fait partout sa petite agitation.

Il la fait mieux à Marseille, où il demeure plus longtemps,
rafistolant des vêtements de marins et n'oubliant jamais, lors
de la livraison, de chanter à ses clients sa vieille chanson
de juif errant, que les pogroms ont chassé de chez lui. Si bien
qu'en 1919, le gouvernement français le trouve indésirable,
l'enferme dans un camp d'internement et l'échange, en com-
pagnie de plusieurs autres détenus, contre des officiers fran-
çais, otages des bolchéviks».(50)

Istrati est d'autant plus bouleversé par les malheurs de
cette famille qu'il lui semble que si un socialisme existe il doit
être fait par / pour cette race d'homme.

Pour servir cette cause, il mettra ses dernières forces, son
influence, ses relations. Il mesure alors la profondeur kaf-
kaïenne de la machine soviétique. Il comprend alors, note
B. Souvarine, que «l'affaire n'est ni locale ni épisodique, qu'il
ne s'agit pas d'un cas particulier, que c'est un microcosme où
s'affirme la lourde et implacable machine prête à broyer des
innocents irréprochables».(51)

En avril 1929, un premier procès acquitta les accusés, mais
début mai un tribunal cassa ce jugement et la famille Roussa-
kov fut condamnée à des peines de travaux obligatoires (trois
mois pour Ivanovitch, deux mois pour sa femme et un mois
pour la femme de V. Serge). Lénine n'avait-il pas affirmé que la
dictature du prolétariat n'était liée par aucune loi!

P. Istrati dira justement de cette affaire qu'elle est un
«symptôme»: «toute l'Union soviétique est là».(52)

* *«Je ne vis plus maintenant que pour la vérité»*(53)

A la mi-février de 1929, Istrati est de retour à Paris, il a perdu



ses illusions, une fois de plus, il est seul. «Sache que seules les choses médiocres peuvent être partagées et vécues en commun, écrira-t-il dans *Cosma*. Dès que l'homme est trop heureux, il reste seul; il reste seul, également, dès qu'il est trop malheureux. C'est comme ça: dans la petite fosse, tout le monde peut sauter avec toi; mais nul ne peut te suivre dans l'abîme.»(54)

Il ne peut taire ce qu'il sait de l'U.R.S.S., mais il ne supporte pas l'idée que ces critiques constituent un éloge du capitalisme dont il a vécu les aspects les plus néfastes! Il mesure donc savamment les déclarations qu'il fait à la presse. Mais le soir auprès de G. Ionesco et Adrien de Jong, il déchire le voile: «Je suis un homme perdu. Tout est fini pour moi. Je ne crois plus en rien». Toutes ses espérances fondées sur l'Union soviétique se sont écroulées. Que lui reste-t-il? écrire un livre, hurler les mots qui l'étranglent.(55)

Il est alors conscient que la publication d'un tel témoignage signifie une double rupture: celle déjà consommée avec la patrie de l'espoir perdu, celle avec les amis d'hier et en particulier R. Rolland qui l'avait déjà mis en garde. Telle est la rançon de sa vérité: un double-oedipe pour un homme blessé! Après de cruelles hésitations, il se décide à écrire une trilogie: le premier livre sera son témoignage, le second un dossier réalisé par V. Serge (*Soviets 1929*), le dernier une analyse plus profonde faite par B. Souvarine (*La Russie Nue*).

Sur une carte postale en date du 20 août 1929, adressée à R. Rolland, il annonce sa décision: «Ami, j'ai cassé la vaisselle... Alea Jacta est».

Les réactions ne se firent pas attendre:

— La gauche traita Istrati d'«anarchisant brouillon», de «bourgeois romantique», quand ce n'était pas d'agent de la Siguranza roumaine.

— Les journaux de droite lui reprochèrent son manque de fermeté dans la critique. Cet iconoclaste déconcertait; refusant le capitalisme, il critiquait le communisme, c'en était trop pour des esprits manichéens!

Le summum de l'infamie fut atteint par Henri Barbusse: celui qui devint l'hagiographe de J. Staline dirigea une campagne qui blessa cruellement Istrati.(56)

L'homme — isolé, calomnié — est brisé. «La Russie m'a tué au sens moral et physique» dira-t-il.(57)

A la fin du mois d'août 29, il se rend en Roumanie (Lupeni) pour faire une enquête sur une grève de mineurs. Puis il envisage un cycle de conférences en Egypte mais les autorités refuseront le débarquement de ce troublion. A Trieste, où il est refoulé, il est arrêté par le pouvoir fasciste et ne devra sa liberté qu'à l'intervention du consul de France. Istrati renoue avec cette condition d'intrus, de paria, d'indésirable! «A mon retour de Russie, je me séparai de mes plus grands amis. Et cependant que l'Egypte me refoulait et que l'Italie me jetait dans ses





cachots à Trieste, les aimables bergers communistes annonçaient mon apostasie à l'Europe ouvrière... ils le firent tout à leur aise, au milieu d'un silence qui me prouva combien l'homme est seul sur la terre.»(58)

On aimait bien Istrati lorsqu'il se cantonnait au rôle de conteur oriental mais les milieux littéraires ne supportaient pas qu'il outrepassé les frontières de cet espace exotique pour parler des affaires de la cité! «Vous êtes un ami, un homme généreux, un artiste, lui écrit R. Rolland, rien de plus, ce n'est pas peu. Mais il faut connaître ses limites»(59) et Magdeleine Paz, quelques années plus tard, lui conseillait: «Cordonnier, tiens-toi à tes chaussures.»(60)

Roger Dadoun souligne que «l'insistance sur la figure d'un Istrati fébricitant, déterminé par une fièvre intérieure, introduit toutes sortes de décalages et de ruptures entre l'homme et les réalités qu'il affronte. Une première rupture, considérable, marque le sujet à l'intérieur de lui-même, le fend en deux: c'est l'opposition, qui revient compulsivement dans les jugements portés sur Istrati, entre l'émotion et l'intelligence, entre le coeur et la raison. Kazantzaki en a donné une formule exemplaire: «Panaït ton coeur dépasse ton intelligence». Comme coeur et raison sont perçus comme antagonistes, tout ce qui est attribué au coeur est autant d'enlevé à l'intelligence — et on constate alors que le grand et «gros» «coeur» d'Istrati, qui bat si fort dans sa pauvre poitrine que creuse un mal impitoyable, n'est mis en avant que pour mieux réduire la part de l'intelligence, pour jeter la suspicion sur les réflexions d'Istrati. Tu es sensible, Istrati — eh bien, contente-toi de sentir!»(61)

Tel est bien le rouleau compresseur d'une pseudo-raison qui prétend réduire Istrati au rôle de sismographe des passions ou de mémoire collective... n'est-ce pas le même champ de compétence qui est octroyé aux femmes par les hommes?: à vous les basses sensibilités, à nous l'analyse! (La géométrie de ce dièdre savoir / pouvoir a été décomposée par M. Foucault). Il y a en fait dans cette pseudo-raison un réflexe de mutilé, une peur panique devant cette lame sensuelle qui engloutirait toute raison. C'est pourquoi les attaques contre Istrati ne sont que le miroir d'une angoisse profonde face à une pensée qui ne se laisse maîtriser: une pensée sauvage.

Il y a quelques années, H. Poulaille pouvait encore écrire: «nous devons prendre le bonhomme comme il fut. Comme homme: fantasque, comme écrivain: un auteur extrêmement doué, mais ne sachant pas toujours se limiter ni se dégager de l'illusion qui lui faisait croire qu'écrire c'était combattre et combattre, tirer des morales...»(62)

P. Istrati ne pense plus alors qu'à quitter l'Occident afin de rompre avec cette «littératuraille», cette «canaille littéraire».

Cet homme désabusé est traversé de contradictions: hanté par l'écriture, il dénonce l'art pour l'art; révolté par nature,

il demeure impressionné par l'ordre; cosmopolite, les méandres du Danube, viscéralement, l'attachent...

* «L'homme qui n'adhère à rien»

A la fin de l'année 1930, il regagne Braïla. Il vient de se séparer de Bilili, la tuberculose lui ronge les poumons.

Il passera des mois au monastère de Néamțz (carpate moldave) et à Filaret (le sanatorium de Bucarest) à combattre les ruses tenaces de la maladie. Son activité littéraire n'est pourtant pas interrompue. Il a terminé «Maison Thüringer» et travaille déjà à un autre ouvrage *Bureau de placement*. Cet ouvrage dira-t-il, je l'ai «arraché ligne par ligne, aux griffes d'une tuberculose parvenue à son dernier degré».

Durant ces années tragiques, Istrati, sans éviter toujours le dépit, aiguise sa pensée politique. Toute son oeuvre avait privilégié des individualités, des portraits d'homme qui, comme Oncle Anghel se coupait de la société ou qui, comme Cosma, affrontait les pouvoirs. Une éthique de l'individu, du refus (Alain), organisait cette pensée.

Dans la préface de la «Maison Thüringer», puis dans ce beau texte, *L'homme qui n'adhère à rien*, cette optique sera radicalisée. Désespoir et optimisme semblent alors, paradoxalement, se confondre. Il persiste à rechercher dans l'homme, écrit Monique Jutrin-Kleiner, «un espoir qu'aucune société n'a justifié». (63) «Je vois naître dans la rue un homme nouveau, un gueux. Un gueux qui ne croit plus à rien, mais qui a une foi totale dans les forces de la vie». (64)

Depuis longtemps (par ses souffrances?) Istrati conçoit l'homme ontologiquement seul.

— «Comment, Anghel? Je suis ta soeur aînée, et tes malheurs sont mes malheurs...

— Ca n'est pas vrai. Tu as souffert, et tu souffres tes malheurs mais pas les miens.

— Non, Anghel, nous souffrons par les liens de notre sang.

— Il n'y a pas de liens de sang: si je me tranche une jambe, c'est mon sang qui coule, pas le tien.

— Il y a pourtant des souffrances morales, qui nous sont communes.

— Il n'y a rien de tout cela. Que ce soit une parole en l'air ce que je vais dire: mais si tu perds demain ton fils, moi je souffrirai, mais toi, tu mourras.» (65)

La fréquentation de situations-limites a donné à Istrati ce sens du tragique:

Tragique de la vie: «... nous vivons, nous souffrons et nous mourrons bêtement sans savoir ni pourquoi, ni comment... si nous sommes heureux, c'est par hasard.» (66) Il sait que la souffrance, la détresse existentielle sont incommunicables. Ne partagerions-nous, au cours de nos vies, que le dérisoire?

Tragique de l'Histoire: la politique lui a démontré



qu'au-delà des façades idéologiques «toute organisation ne profite et ne profitera jamais qu'aux organisateurs... Tous ceux qui veulent faire de l'homme la bête d'un troupeau sont ses assassins.»(67) C'est au nom de son expérience, de ses espérances mortes, d'une idée de l'homme qu'Istrati récuse le clivage formel droite / gauche de la scène politique, renvoyant stalinisme et fascisme à un simple jeu de miroir.

Pour lui, désormais, la seule adhésion possible est celle de l'Individu à la vie, tel est bien son combat existentiel! Mois après mois, la mort semble l'emporter sur la volonté d'Istrati. J. Kessel qui le rencontra, avec sa jeune femme Marga, en fit cette terrible description: «les creux des joues et des orbites étaient des trous. Les os saillaient. La peau couverte de sueur n'avait plus de vie... la voix n'était qu'un souffle rauque.»(68)

Au début de l'année 34, il séjourne sur les rives de sa chère Méditerranée, à Nice, ville de sa re-naissance, puis en mars il regagne la Roumanie.

Au début de l'année 35, une virulente campagne est menée contre lui, en France, par la presse de gauche. On lui reproche, en particulier, sa participation à une revue de droite *Cru-ciada*. Istrati est alors qualifié d'«Homère marchand de cacahuètes» de «Haïdouk en peau de lapin». Alors que se préparent les grands procès de Moscou, on rode, à Paris, le lexique stalinien!(69) On s'interrogera encore longtemps sur ce processus saturnal, qui, selon une chronologie rigoureuse, fit des bourreaux des victimes. Paul Nizan critique Istrati, H. Lefebvre condamne Nizan, H. Lefebvre...

Alors qu'Istrati sombre, semblable peut-être à Oncle Anghel, qui, agonisant, disait: «Je ne souffre plus. Il n'y a plus que la tête qui vit; le reste... je ne le sens pas. Il est fini... le reste. Mais la tête!... quelle admirable chose!»(70), la revue «commune», par intuition nécrophilique, publie un réquisitoire contre Istrati en deux volets: 1, acte de décès, 2, l'autopsie.

Sous le sommeil de la morphine, Istrati disparaît à Bucarest le 16 avril 1935; il vient tout juste d'outrepasser ce sommet symbolique de la cinquantaine.

III LES LECONS D'ISTRATI

Aujourd'hui, l'intérêt d'une lecture de P. Istrati réside certainement dans l'éclairage qu'elle donne aux débats de notre temps. Mais, inversement, nous ne pouvons négliger les dangers qui consisteraient à prétendre comprendre la situation des années trente à partir de notre paysage idéologique.(71)

Parmi les abondants décombres de ces pensées «perspicaces» qui affirmaient maîtriser la réalité soviétique, les impressions du phénoménologue Istrati conservent une rare pertinence. Sans prétendre à l'exhaustivité, quelques lignes de force peuvent être dégagées.

La première leçon d'Istrati est une leçon de style qui condamne, dans un même mouvement: «Homme de marbre» et

«parole de bois». Lieux communs et stéréotypes sont récusés car «le poncif prolétarien est aussi pesant que les autres poncifs»(72). P. Istrati ne supporte pas «l'universel vide» qui organise la propagande, il ne supporte guère plus la censure qui se substitue à la critique, et encore moins cette phraséologie qui ruine tout principe de pensée.

La seconde leçon est une leçon d'Histoire: six années avant la parution du célèbre «retour d'U.R.S.S.» d'André Gide(73), nul «honnête-homme» ne pouvait se faire d'illusions sur le cours du régime soviétique. Presqu'un demi siècle avant que la dénonciation du Goulag ne soit devenue une mode, P. Istrati écrivait: «se déchaîne sous mes yeux (...) l'arrestation en masse des opposants, petits et grands, et leurs déportations. On enlève l'homme où il se trouve: de son travail, dans la rue ou chez lui, sous les yeux des enfants qui crient. Aucun compte à rendre à personne!».(74)

La troisième leçon est une leçon de philosophie (de moral?). Aucun «avenir radieux» (A. Zinoviev) ne peut justifier des moyens qui détruiraient l'Humanité (A. Jacquard) de l'homme.

V. Serge évoquait ce «réfractaire de naissance», à qui l'on disait: «On ne fait pas d'omelette sans casser des oeufs» et qui répliquait: «Je vois les oeufs cassés, où est votre omelette?».(75) Cet idéaliste s'était converti, par expérience, aux vertus thomistes: «Je ne crois plus à aucun crédo. Je ne veux plus écouter ce que les hommes disent mais seulement regarder ce qu'ils font.»(76)

Istrati refusera donc l'économisme stalinien pour l'évidente raison qu'une société n'étant que rapports humains ne peut se juger à l'aune d'un taux de croissance.

Ce régime «arriverait-il, au bout de son prochain plan quinquennal, à faire le bonheur de toute l'humanité, que je lui demanderai cependant des comptes pour les os qu'il a broyés dans sa machine à fabriquer le bonheur.»(77)

Au regretté F. Perroux (1903-1987) qui condamna d'une manière universelle cette logique qui consiste à «produire des choses en consommant des hommes», Lionel Stoleru ajouta, ironiquement, que l'on tombe rarement amoureux d'un taux de croissance!

De fait, une dictature n'a jamais de légitimité, quand bien même serait-elle celle de la majorité, se donnant comme but l'émancipation de l'homme, elle ne peut que reproduire la terreur, car, dans son principe même, elle est négation de l'homme. L'Histoire a d'ailleurs confirmé ce que la logique n'avait pu imposer.

La quatrième leçon est sociologico-politique: Istrati fut l'un des premiers à s'interroger sur les rapports sociaux spécifiques à la formation sociale soviétique.(78)

Il n'est plus du tout question de socialisme, écrit-il, mais d'une «terreur qui traite la vie humaine comme un matériel: de



guerre sociale, dont on se sert pour le triomphe d'une nouvelle et monstrueuse caste qui raffole de fordisme et d'américanisation». (79)

Au regard de cette réalité, P. Istrati s'interroge sur la logique profonde d'une société qui proclame la neutralité des techniques et poursuit des objectifs qui sont au terme de son analyse indiscernables de ceux assumés par le capitalisme. Par delà ses motivations affichées, le capitalisme assume-t-il d'ailleurs vraiment un «sens» (historique, existentiel)?

Face au puits de Bakou, il dénonce cette approche linéaire de l'Histoire ayant comme moteur et but ultime «le progrès». «Il ne faut pas s'attendre que j'exalte les sondes, que je con nais pour les avoir vues dans mon pays. Ce n'est que du pétrole, dont on ne se sert plus, de nos jours, que pour promener, sur terre et dans les airs, la putainerie de ce monde et le germe du prochain massacre universel.» (80)

Devançant G. Orwell, il prophétise que «l'humanité future vivra au rythme d'un délice commandé par un dictateur universel.» (81)

— La dernière leçon d'Istrati est éthique. Aucune raison stratégique ou tactique ne peut ensevelir la pensée. La vérité du vécu sape toute logique du mensonge. L'humanisme istratien est consubstantiel d'une morale du «parler vrai» et, conséquemment, une critique des pratiques politiciennes. A la même époque, A. Gramsci (1891-1937) affirmait que, par essence, la vérité est révolutionnaire.

*
* *

La démarche d'Istrati n'est toutefois pas exempte de faux pas, ou d'ambiguïtés. Une référence persistante à l'homme n'a jamais évité les pratiques totalitaires. L'homme est le capital le plus précieux, répétait Staline!

L'irritation d'Istrati observant un «nègre», coiffé de la couronne impériale, se faire photographier sur le trône du Tsar, n'est sans doute pas dénuée de tout racisme? (82)

Mais surtout dans le contexte politique de l'entre-deux-guerres, il ne mesure pas à quel point la démocratie — qui s'inventa sur les rives de sa Méditerranée — est précieuse, inséparable de sa propre conception de l'individu.

Entre Stalinisme et fascisme, il n'y a, pour lui désormais, qu'un vide, ou plutôt un désert aux dimensions de l'errance humaine. Adhérer à une notion abstraite (quasi religieuse) de l'Homme — qui doit avoir raison contre la société (J.-J. Rousseau) — n'est-ce pas au bout du compte laisser l'être à son néant? Et si l'on veut suivre cette logique jusqu'à certaines de ses limites, n'est-ce point démissionner des affaires de la cité?

Dans «La loi», Roger Vailland décrivait magistralement «le

désintéressement» de Don Césaire (une noble distance croissant désespoir et réalisme) et d'une manière plus critique «ce processus de portugalisation» (par référence aux heures grises du salazarisme).

Par delà ce pessimisme, ou à cause de lui?, Istrati n'a pas saisi, senti l'horreur spécifique du fascisme. Au regard du stalinisme, il lui reconnaîtra même la vertu de ne pas voiler sa nature, et de ne tromper personne sur ses intentions. Il est vrai qu'en ces années où la politique se vivait comme une réponse à l'existence, les valeurs démocratiques — vieilles rengaines éculées — devaient, malheureusement, constituer un bien pâle horizon, au-delà duquel l'Histoire paraissait trépigner.

*
* *

P. Istrati est de cette race d'écrivains qui, avant toute écriture, vivait pleinement, totalement, absolument la vie. Il y a dans celle-ci, dans son écriture, une mis en abîme, un vertige, une fascination des limites où tout devient paroxysmes.

Pour Istrati la notion d'engagement est pleine. La demi-mesure ne peut être la dimension de l'homme. Il est donc là, avec sa chair, dans ses idées: «Le témoignage c'est moi». Son être est entier dans (par?) ses combats. Tu brûles et tu es brûlé, lui écrira N. Kazantzaki, «tu accomplis comme très peu d'âmes sur cette terre, ton devoir de flamme.» (83)

Ne nous méprenons pas, Istrati livra, pas à pas, un corps à corps avec la mort, une lutte constante contre la «fin de l'Homme» au nom de sa vie, de la vie. «Je suis, écrira-t-il, le défi que la pauvre éternité humaine envoie à la mort.» (84)

- (1) L'association des «amis de P. Istrati» a été fondée en 1969, publie des «cahiers». Renseignements: C. Golfetto - 18 rue Colbert, 2600 Valence. France.
- (2) Préface de *Kyra-Kyralina*
- (3) «Une heure avec P. Istrati», *Vers l'autre flamme* (annexes)
- (4) *P. Istrati - un chardon déraciné*, Monique Jutrin-Klener, Maspero, 1970
- (5) *Mes départs*
- (6) «Réponse ouverte à une lettre mi-fermée», in *Europe*, 15 oct. 1930
- (7) *Dans les docks de Bralla*, cité par M. Jutrin-Klener
- (8) *Les intellectuels en France, de l'affaire Dreyfus à nos jours*, P. ORY et J.F. SIRINELLI, chap. III, P.V.F.
- (9) *La IIIe république*, J.P. Azema et M. Winock, Calman-Levy
- (10) *Vers l'autre flamme*
- (11) *P. Istrati - un chardon déraciné*, p. 36
- (12) «Réponse ouverte à une lettre mi-fermée», *Vers l'autre flamme*

- (13) *Oncle Anghel*. Dans le même ouvrage p. 104 il ajoute: «les chiens nous égalent en passion, mais nous dépassent en sagesse».
- (14) «L'exemple de J.-J. Rousseau», Al. Oprea, revue *l'ARC*, n° 86 / 87
- (15) M. Jutrin-Klener, p. 110
- (16) «R. Rolland le sorcier», Roger Dadoun, revue *l'ARC*, n° 86 / 87
- (17) «A.C. Chaplin - l'humain Charlot que je ne connais que par ses films - je dédie ce film de ma vie».
- (18) Préface de *Oncle Anghel*
- (19) Qui était administrateur de *l'Humanité*
- (20) Lettre du 20 mars 1921
- (21) Lettre du 29 mars 1921
- (22) *Kyra-KYRALINA*
- (23) *P. Istrati, un charbon déraciné*, p. 51
- (24) Idem, p. 189
- (25) *KYRA—KYRALINA*
- (26) *Vers l'autre flamme*
- (27) Plus précisément par la VOKS: société de liaison culturelle vers l'étranger
- (28) *Vers l'autre flamme*
- (29) «Panaït Istrati et le communisme», Boris Souvarine, *Le débat*, n° 9, février 1981, repris dans *Souvenirs*, Champ libre
- (30) *Vers l'autre flamme*
- (31) Nouvelle politique économique (1921-1928) qui consista après la phase du «communisme de guerre» (1917-1921) à recourir à certains mécanismes du marché afin d'améliorer la situation économique et réduire les tensions politiques entre le pouvoir et la paysannerie.
- (32) «P. Istrati et le communisme», B. Souvarine
- (33) *Vers l'autre flamme*
- (34) *Les chardons du Baragan*, «Les cahiers rouges, Grasset, 1984
- (35) Idem, p. 176
- (36) *Vers l'autre flamme*
- (37) «L'automne 1927 fut marqué par un événement nouveau, remarque Anton Ciliga, le manque de beurre, de fromage, de lait. Puis le ravitaillement en pain devint lui aussi irrégulier. Mais le public faisait la queue patiemment, pendant des heures entières [...] la paysannerie revenait à l'économie naturelle. La ville ne recevait plus de pain, les campagnes de produits fabriqués». *Au pays du mensonge déconcertant*, Champ libre.
- (38) *Vers l'autre flamme*
- (39) Idem
- (40) Idem
- (41) Idem
- (42) *Oncle Anghel*
- (43) *P. Istrati - un chardon déraciné*, p. 85
- (44) Dans son livre *Toda-Raba*, M. Kazantzaki semble avoir évoqué les aventures d'Istrati sous la forme assez pitoyable de l'un de ses personnages (Azad).
- (45) «P. Istrati et le communisme»
- (46) Lettre du 4 décembre 1928 - annexes - *Vers l'autre flamme*
- (47) Lettre du 19 décembre 1928, Idem

- (48) Lettre de R. Rolland à P. Istrati du 29 mai 1929
- (49) «P. Istrati et le communisme»
- (50) *Vers l'autre flamme*
- (51) «P. Istrati et le communisme»
- (52) *Vers l'autre flamme*
- (53) *Oncle Anghel*
- (54) Idem
- (55) *P. Istrati - un chardon déraciné*, p. 88
- (56) Lire à ce sujet: «Justice pour Istrati: radiographie de la campagne calomnieuse d'H. Barbusse», M. Mermoz et A. Talex - Annexes - *Vers l'autre flamme* et «Stratégie du mensonge», J.-M. Goulemot, in revue *l'ARC*, n° 86-87
- (57) Dans une lettre à Ernst Bendz en date du 3 avril 1929, il écrit: «Depuis mon retour de Russie, je ne suis plus un homme prompt. Je suis fatigué, las. Pas de vie, las, des hommes et de leur tourbillon. La Russie m'a donné un coup que je ressentirai tout le reste de mes jours. Bien des choses se sont effondrées en moi», in revue *l'ARC*, n° 86-87
- (58) Préface de *La maison Thüringer*
- (59) Lettre du 24 août 1929
- (60) «L'homme qui n'adhère à rien» in *Vers l'autre flamme*
- (61) «Ecriture des paroxysmes», Roger Dadoun, in *l'ARC*, n° 86-87
- (62) «Le prix sans nom», Henry Poulaille, in *l'ARC*, n° 86-87
- (63) *P. Istrati - un chardon déraciné*, p. 97
- (64) Préface de *La Maison Thüringer*
- (65) *Oncle Anghel*
- (66) Idem
- (67) «L'homme qui n'adhère à rien» in *Vers l'autre flamme*
- (68) Préface de *Oncle Anghel*
- (69) «Stratégie du mensonge», J.-M. Goulemot, *l'ARC* n° 86-87
- (70) *Oncle Anghel*
- (71) Lire à ce sujet les travaux de Zeev Sternhell, en particulier *Ni droite ni gauche, l'idéologie fasciste en France*, Seuil. «Sur le fascisme et sa variante française», *Le débat*, n° 32, novembre 1984
- (72) *Vers l'autre flamme*
- (73) *Retour d'U.R.S.S.*, A. Gide, col. Idées, Gallimard, n° 396. Dans une lettre à Ernst Bendz du 21 septembre 1933, Istrati écrit: «Ce que je pense de Gide? Un homme faux. Je ne crois pas aux conversions qui sont publiques et retentissantes.»
- (74) *Vers l'autre flamme*
- (75) *Mémoire d'un révolutionnaire*, Victor Serge, Seuil
- (76) Cité par J.-M. Goulemot: «La stratégie du mensonge», *l'ARC*, 86 / 87
- (77) *Vers l'autre flamme*
- (78) Lire en particulier *Les luttes de classes en U.R.S.S.*, C. Bettelheim, Maspero / Seuil, 4 tomes
- (79) *Vers l'autre flamme*
- (80) Idem
- (81) Idem
- (82) Lire en particulier *Vers l'autre flamme*



(83) Lettre du 1er mai 1983

(84) Lettre à N. Kazantzaki du 23 janvier 1935.